

Du jugement des terres par les sens.

(Suite et fin.)

J'ai dit aussi qu'une terre, pour être bonne, ne doit pas avoir de mauvais goût. Comment, dira-t-on, le savoir? Pour juger une terre, faudra-t-il donc en manger? — Non pas, vraiment, et je ne vous le conseille guère. Mais voici ce que vous ferez: Vous prendrez une ou deux poignées de la terre en examen, vous la mettrez tremper dans de l'eau du soir au matin, puis vous passerez dans un linge et vous goûterez ainsi le liquide obtenu. — Si cette eau est âpre, ou amère, ou insipide, prononcez sans hésiter contre la terre qui est en cause, car l'expérience de tous les pays a démontré que le vin, les herbes, les fruits, l'hortolage même hériteront à coup sûr du goût que vous aurez découvert dans l'épreuve. Or, cette épreuve est d'une grande importance. Il est évident en effet que, ne le faisant pas, on s'exposerait à ne recueillir de son acquisition que des produits d'un goût rebutant ou tout au moins sans sève. — Inutile de dire que, pour faire l'expérience en question, il faut choisir de la terre vierge, c'est-à-dire qui ne contienne pas de fumier. Car le goût de ce dernier, mêlé au goût naturel de la terre, induirait souvent en erreur. J'ajouterais que, si l'on veut tirer de l'essai une suffisante certitude, il faut prendre de la terre en différents endroits, parce qu'il peut se trouver de la diversité dans les veines du sol qu'on veut vérifier.

Une bonne terre doit être meuble. J'entends par là celle dont la culture est aisée et la consistance moyenne. — Une terre légère où le sable domine présente au toucher toutes les parcelles de sa masse essentiellement désunies, rudes et sèches. Une terre, au contraire, où la glaise l'emporte, paraît, quand on la manie, intimement liée, compacte, glutineuse. Or, le juste milieu entre les deux extrêmes, qui sont également vicieux, c'est la bonne terre. Les grains de la bonne terre sont souples, mollasses, poreux, cèdent sans peine au fer qui les retient, et, sollicités par les labours, laissent aisément pénétrer les fibres tendres aussi bien que les racines les plus fortes. Aussi, dans une semblable terre, toutes les plantes se multiplient à ravir. L'eau s'insinue fort bien dans les pores, et y séjourne assez pour hâter et entretenir la végétation de concert avec l'action vivifiante du soleil.

Mais il ne suffit point que la culture soit aisée et la végétation facile, il faut encore que la terre soit riche par elle-même. Il faut qu'elle abonde en sels utiles, en soufre, en huile, etc. Il faut qu'elle soit grasse, substantielle, en un mot, fertile. Et plus elle possédera ainsi naturellement les principes nécessaires à la végétation des plantes, plus elle pourra être estimée haut, car elle sera alors éminemment propre à fournir sans s'épuiser tous les produits les meilleurs et les plus abondants. Une telle terre doit tenir un peu aux doigts quand on la manie, être douce au toucher, point trop liante quand elle est arrosée. Une bonne terre ne doit pas être sèche naturellement. J'ai déjà indiqué ce qui caractérise cette terre sèche ou légère, désunion et presque insociabilité

des parties, rudesse au toucher. Et cela doit être, la terre sèche n'étant telle que parce que le sable y domine. Une terre semblable peut bien recevoir dans ses interstices les principes fertilisants des parties, mais elle ne les retient pas; tout y entre aisément, tout en sort de même, et comme à travers un crible. De là, stérilité du fonds, et, par conséquent, culture infructueuse, en dépit de toutes les avances, en dépit de tous les travaux.

Observons cependant qu'il faut pour cela que le défaut soit poussé à l'extrême. Car si le vice se maintient dans de raisonnables limites, la terre sèche peut, avec un bon assolement et des engrais, devenir très-fertile. Il ne faut donc pas systématiquement et absolument repousser cette terre. Diverses plantes et divers légumes surtout, raves, navets, radis, oignons, asperges, etc., s'y plaisent; tous y prennent un meilleur goût. La culture en est plus facile, la maturité plus prompte, et ce ne sont pas là de petits mérites. Les années pluvieuses qui, en général, sont très communes, loin d'avoir pour elle des inconvénients, lui sont très favorables. Mais elle réclame des engrais, beaucoup d'engrais et surtout les égouts du fumier. On peut lui ménager le plaisir, lui donner peu à la fois et répéter souvent la dose.

L'opposé de la sécheresse est l'humidité. Dans les terres trop sèches, les plantes périssent faute de boire; dans les terres trop humides, c'est tout le contraire, elles meurent pour avoir trop bu. Une bonne terre ne doit donc pas être trop humide. La terre humide à l'excès ne convient point à la culture. Les plantes s'y corrompent et les herbes même n'y donnent que des produits chétifs et essentiellement mauvais. Il faut en détourner les eaux par des aqueducs ou des pierrées, par des fossés ou des tranchées, par le drainage enfin. Dans cela, toutes les avances seront vaines et toutes les peines sans salaire. Les arbres y périssent ou ne produisent que des feuilles, des branches gourmandes qui laissent prendre çà et là comme à regret quelques fruits aqueux.

Tels sont les renseignements principaux que l'on peut donner pour apprécier les terres au moyen des sens. Les anciens recommandaient aussi tout particulièrement l'expérience suivante: — Prenez dans la main une petite quantité de terre légèrement humectée et la pressez. — Si, à cette pression, elle s'échappe de tous côtés sans que les parties se tiennent ensemble, prononcez hardiment que la terre est maigre et sèche; si, au contraire, la terre ainsi pressée forme un corps par sa propre onctuosité plus que par l'effet d'une humidité étrangère, vous aurez tout lieu d'être content de cette terre. — Mais voulez-vous une preuve vraiment sûre, souverainement décisive de la qualité et de l'opulence d'un terrain? Examinez ce qui croît dans ce fonds. Si de lui-même il produit abondamment, si les plantes y poussent avec vigueur, avec célérité, si les fruits sont bons, concluez sans balancer en faveur de cette terre. Les yeux certifiés par les faits évidents décident avec certitude du succès qu'il est permis de se promettre.

Il est, au reste, toujours possible d'amé-

liorer un terrain. Si le fonds est maigre et pauvre, on le fertilise par des amendements plus forts et des fumaisons plus fréquentes. Si les grains sont trop serrés, ce qui caractérise l'argile, la glaise, la craie, on les désunit par des fumiers pailleux, par une addition de sable ou par un mélange de limon qui force la terre à s'ouvrir aux influences de l'air. Si, au contraire, la terre est d'une nature désunie et sèche, et, par là, trop sujette aux révolutions de l'atmosphère et des saisons, on y ajoute de l'argile ou toute autre substance capable de lui donner du corps, de la rendre plus solide, de la condenser. Les terrains médiocrement caillouteux et où il ne se trouve que peu de petits fragments de cailloux, sont quelquefois avantageux aux arbres et ne sont pas essentiellement nuisibles en culture. Mais il vaudra toujours infiniment mieux purger des cailloux et nettoyer parfaitement les terrains qui en contiennent. Après un bon labour, qui les aura mis à nu, on les fera ramasser par des bandes de femmes et d'enfants, et on répètera l'opération, d'année en année, autant que besoin sera. Avec ces cailloux on fera de bons chemins, et la main-d'œuvre se trouvera bientôt ainsi largement payée.

Je sais fort bien que la correction de tous ces défauts exige parfois un travail et des dépenses qui, en grand, ne sont pas au pouvoir de tout le monde. Mais ce qu'on ne saurait faire tout d'un coup, on peut le faire petit à petit, comme l'oiseau fait son nid. Ainsi l'on commence par bonifier un carré, puis un autre carré, et, de cette manière, aisément on arrive à bonifier le tout.

Il est une autre remarque essentielle et que peut-être j'aurais dû faire. C'est qu'il ne suffit pas, pour juger un terrain, d'examiner la surface; la nature du sous-sol est aussi gravement à considérer. Suivant qu'il est ou non de même nature que la couche arable, le sous-sol exerce souvent sur celle-ci une influence décisive, et peut ou en corriger les défauts ou en détruire les qualités. Ainsi, par exemple, une terre argileuse, forte, naturellement portée à l'humidité extrême, verra son vice efficacement combattu par un sous-sol sablonneux ou léger. Il en sera de même d'une terre légère qui ne retient l'eau, à l'égard d'un sous-sol serré, uni, compact. Il y a plus, et l'on peut alors, sans dépense, par des labours profonds, bonifier la surface en lui donnant l'élément constitutif qui lui manque. Mais si une terre de consistance moyenne repose sur un sous-sol absolument imperméable, cette terre, quoique naturellement bien constituée, présentera alors tous les défauts des sols trop humides, parce que l'eau, n'ayant point d'issue, sera constamment refoulé à la surface. Ajoutons que l'épaisseur de la couche arable peut aussi influer grandement sur la bonté d'un terrain. Plus elle est considérable, mieux les plantes s'y multiplient et s'y développent, et plus, par conséquent, les produits sont abondants et bons. Cette épaisseur n'est pas la même partout, il s'en faut. Mais en général on peut dire que douze à quinze pouces constituent un bon sol, un sol profond.